



3 ACTION/RÉACTION

### Comment j'ai transité

Notre journaliste a invité l'écologiste Julien Vidal chez elle. Inspection des travaux, pièce par pièce, pour diminuer le taux d'émission de CO<sub>2</sub>

6 MENTALEMENT VÔTRE

### L'apocalypse, ça fatigue

Entretien avec le Norvégien Per Espen Stoknes, qui a étudié les ressorts psychologiques de l'inertie générale face à la catastrophe annoncée

7 SOUVENIR, SOUVENIR

### Le sursaut? Pas sûr...

Depuis des décennies, un scandale environnemental chasse l'autre. On y pense, et puis on oublie

**Pollution, dérèglement climatique, catastrophes naturelles... Difficile d'être optimiste sur l'avenir de l'humanité. Et si, à notre modeste échelle, on pouvait tout changer? Alors, à la poubelle les dosettes, et bienvenue le café moulu**

NUMÉRO SPÉCIAL

# Opération transition



**L'époque**  
**Le Monde**

DOSSIER

# J'suis verte...

Après un été en surchauffe et une rentrée sous les eaux, la question climatique s'est (encore) imposée.

Notre journaliste a pris ses émissions de CO<sub>2</sub> par les cornes



Par Clara Georges

**O**n est très sérieux quand on a 17 ans. A la lecture du « Manifeste étudiant pour un réveil écologique » qui circule ces jours-ci sur les réseaux sociaux, on se dit que l'insouciance n'a plus sa place dans la jeunesse de 2018. « Nous, futurs travailleurs, sommes prêts à questionner notre zone de confort pour que la société change profondément », écrivent les auteurs de cette pétition qui a recueilli plus de 15 500 signatures parmi les étudiants des grandes écoles et des universités françaises. « Nous souhaitons profiter de la marge d'action dont nous bénéficions en tant qu'étudiants en nous tournant vers les employeurs que nous estimerons en accord avec nos revendications », affirment-ils.

Dans le poème d'Arthur Rimbaud, les amours adolescentes s'enivraient d'une nature enveloppante et charnelle : « Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin ! / L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière. / Le vent chargé de bruits – la ville n'est pas loin / A des parfums de vigne et des parfums de bière... » Où sont passés les tilleuls ? Brûlés dans des incendies ravageurs en Suède, cet été. L'air si doux est devenu brûlant à la gorge dans les villes et campagnes de France, le temps d'une canicule qui, comme un cauchemar, n'en finissait plus.

Au réveil, fin août, tandis que l'on s'apprêtait bon an mal an à classer cette drôle d'affaire qu'a constitué l'été 2018, une voix tremblante nous a surpris un matin. Un monologue de radio comme on n'en entend jamais à cette heure-là, de ceux qui font refroidir le café et taire les enfants. Nicolas Hulot a démissionné.

Il se passe quelque chose, s'est-on dit. Deux semaines plus tard, des citoyens ont marché pour le climat à Bordeaux, Rennes, Strasbourg ou Paris. Un peu plus tard encore est apparu cet énergumène aux discours et cheveux longs, l'astrophysicien Aurélien Barrau, dernier porte-voix en date d'une cause qui en a connu beaucoup. Et le succès de livres comme celui de Julien Vidal, *Ça commence par moi* (Seuil, 304 pages, 14,90 euros), tiré à 15 000 exemplaires et réimprimé deux fois, qui s'est hissé dans les meilleures ventes d'essais dès sa sortie. Puis, sont arrivées les inondations avec leur bilan dramatique... Dans les conversations, le sujet revenait sans cesse : réchauffement, surchauffe, emballement. Drôle de rentrée,

non ? Qu'est-ce qu'on fait ? Sommes-nous en train de vivre un « moment vert », l'amorce d'un tournant dans les consciences et les usages ?

Pas si vite, journalistes de courte mémoire, tempère Solange Martin, sociologue au service Economie et Prospective de l'Ademe. Chez elle, on étudie justement la conscience et les usages des Français en matière d'environnement depuis vingt ans.

Premier constat : oui, le climat inquiète de plus en plus les gens. C'est même la première préoccupation environnementale depuis plusieurs années. Non seulement cela, mais « les courbes mesurant cette préoccupation suivent de manière très nette les mobilisations politiques et médiatiques sur le sujet » : un pic en 2006-2009 (prix Nobel à Al Gore et au GIEC), puis en 2015 (COP21 à Paris) et en 2017 (retrait de Trump de l'accord de Paris). Ils existent donc bien, ces moments verts.

Deuxième constat, refroidissant : « Il y a un décalage entre les convictions et les actions », continue Solange Martin. Autrement dit, ce n'est pas parce qu'on est inquiet qu'on bouleverse nos habitudes. « Oui, certaines pratiques changent, pour certaines personnes. Mais ce qu'on observe, c'est aussi une polarisation de la société : ceux qui étaient déjà investis sur cette question du climat le sont de plus en plus, tandis que d'autres restent désinvestis et réfractaires, voire hostiles – plutôt des hommes, artisans, chômeurs, moins diplômés qui ont une sensation de déclassement social, d'abandon », précise la sociologue. Nous autres journalistes parisiens avons donc été victimes d'un effet loupe : l'impression que tout le monde se mobilise puisque c'est le cas autour de nous.

Bon. Nous étions partis avec l'idée d'écrire un article optimiste, qui retranscrive un mouvement, une nouveauté, et voici qu'on termine avec la fracture sociale. Français un jour, Français toujours. Faut-il pour autant renoncer à voir dans ces mobilisations un espoir ? Certainement pas, rétorque le député LRM du Maine-et-Loire, Matthieu Orphelin, un proche de Nicolas Hulot. « Bien sûr qu'il y a une prise de conscience, dit-il. C'est la somme de plusieurs choses : d'abord, le fait que ce changement climatique, les gens le voient désormais à l'œil nu. Ensuite, le travail des grandes ONG, qui a porté ses fruits, mais aussi celui de petites associations aux actions coup de poing, comme 350.org ou Notreaffaireatous.org. Je crois aussi fermement à la force de la nouvelle génération, qui grandit avec ces problématiques. Dans les nouveaux manuels d'histoire-géo de 5<sup>e</sup>, un chapitre entier est consacré au développement durable et au climat. Enfin, les mobilisations citoyennes sont la preuve qu'il y a un désir. »

Oui, mais comment agréger ces forces éparpillées ? « En montrant que les solutions écologiques apportent davantage de confort et de bonheur. Vous rénovez votre logement, vous entendez moins les voisins, il fait moins chaud l'été. Vous roulez à vélo, vous ne pensez pas au gain financier mais au plaisir que cela procure. C'est cela, l'histoire qu'il faut raconter aux gens. Parce que c'est la vérité », conclut Matthieu Orphelin. Le bonheur est dans le vert ? Nous, à « L'Époque », on a bien envie d'y croire. Alors essayons.

# Comment j'ai réduit mon empreinte carbone grâce à Julien Vidal



Trois petits globes terrestres et le petit bout d'un quatrième pivotent sur l'écran de l'ordinateur. «*Si tout le monde vivait comme vous, nous aurions besoin de 3,3 Terres*», nous prévient le calculateur du think tank Global Footprint Network. Les ressources renouvelables de la planète seraient épuisées chaque année le 20 avril. Et après cette date, alors? A crédit, les vacances du mois d'août! A crédit, le bœuf bourguignon de l'hiver! Les anniversaires et Noël, vous les mettez sur ma note! Heureusement que ma deuxième fille est née un 1<sup>er</sup> janvier – au moins, elle a eu trois mois de répit avant de contracter une dette écologique.

«*Votre empreinte carbone est de 8 tonnes*», a estimé le calculateur. C'est-à-dire la quantité de gaz à effet de serre (qui contiennent du carbone, et dont le principal est le CO<sub>2</sub>, le dioxyde de carbone) que j'émetts chaque année, à travers mes activités directes: chauffage, transports, travail, consommation... Mais aussi indirectes; si mes habits sont importés, on prend en compte l'eau, le pétrole, etc., nécessaires à leur fabrication et à leur acheminement. Idem pour la viande. On prend également en considération les émissions des services mis à ma disposition, services publics (écoles, hôpitaux, casernes, tribunaux...) et privés (banques...). Or, la Terre a une capacité d'absorption de CO<sub>2</sub> limitée, par le biais de ses «puits»: forêts, océans. L'ingénieur et consultant en énergie Jean-Marc Jancovici explique que, «*durant la décennie 1980, l'humanité émettait environ 23 milliards de tonnes de CO<sub>2</sub> par an dans l'atmosphère, et [que] "mère Nature" savait en récupérer environ la moitié*». Ces données ne sont pas stables et l'outil du Global Footprint Network est loin d'être parfait, mais l'idée générale est là: nous émettons trop.

Renseignements pris, c'est un peu mieux que la moyenne des Français (10,7 tonnes par habitant en 2017, selon le Commissariat général au développement durable ou CGDD). C'est aussi beaucoup moins bien que Julien Vidal, l'auteur du blog et du livre *Ça commence par moi* (Seuil). Le Grenoblois d'origine a décidé de mettre en œuvre chaque jour, pendant un an, un nouveau geste écologique dans sa vie. A la fin, cela donne 2 tonnes d'équivalent CO<sub>2</sub>, soit 0,8 Terre. Trentenaire, pari-

sien, actif... Comment peut-on avoir tant de points communs et vivre si différemment? Que fait-il si bien que je fais si mal? Un seul moyen de le savoir: l'inviter à la maison pour qu'il livre son diagnostic.

La maison, c'est en fait un appartement de 61m<sup>2</sup> et une courette dans le 20<sup>e</sup> arrondissement, le tout occupé par deux adultes et deux petites filles de 3 ans et 9 mois.

Julien Vidal arrive, même sensation que lorsque la maîtresse passait dans les rangs pendant la dictée, une excitation teintée d'inquiétude. Surprise: il est normal. Il n'est pas vêtu d'un sarouel en chan-

vre et de spartiates en cuir végétal, mais il porte un sweat à capuche, un jean brut et des Converse noires. *So much* pour les préjugés. Nous buvons un café (filtre, on y reviendra), discutons de son projet. Surprise: il n'est ni prosélyte ni culpabilisant et dit que son but est d'avoir une vie heureuse. Pas de se sacrifier pour sauver le monde ni de s'user les bronches à souffler sur notre maison qui brûle, mais de profiter de sa vie – tant pis pour ceux, parmi les militants écologistes, qui le voient «*comme un Bisounours*», jugeant sa démarche naïve ou inutile. Il est absurde, dit-il, d'opposer action individuelle et collective: nos gestes ont des conséquences, sur l'environnement mais aussi sur les entreprises et la vie politique. «*Accumuler ces petits pas comme je le fais, pour moi, c'est entrer dans l'âge adulte. Cesser de pointer les autres du doigt.*» Entrer dans l'âge adulte, à 36 ans et avec deux enfants, me semble une perspective raisonnable. Allons-y, donc, pour l'inspection pièce par pièce de notre vie.

## La courette

Le décor: des haies de lauriers-cerises et de viorne en pleine terre, des plantes grimpantes en gros pots, des fleurs en jardinières, deux tables, six chaises. Le constat: c'est joli (d'accord) et nous avons de la chance (tout à fait d'accord). Le conseil: installer un compost. Il attaque fort, le Julien. Dans cet écosystème à peu près maîtrisé que constitue le jardinier parisien, où s'égareront à la belle saison quelques mouches bleutéées, suivies à

l'automne de percées arachnéennes réprimées à coups de tatane, il faudrait donc introduire à la fois des astigots et de la nourriture en décomposition. «*C'est l'affaire d'un ou deux mois de galère pour trouver l'équilibre entre matière sèche et organique. Après, vous prendrez le coup de main et cela vous permettra de réduire d'un tiers vos déchets.*»



## La cuisine

Réduire les déchets ne serait pas du luxe. Ici, la poubelle de 30 litres se remplit environ tous les quatre jours. La mâchoire de Julien Vidal se décroche. Avec sa compagne, ils sortent leur poubelle de 20 litres une fois par mois. Que jette-t-on tant? Des épluchures, dont le compte sera bientôt réglé par les lombrics; des couches (pitié, faites qu'il ne relève pas); et des emballages. Car les bœufs de riz, pâtes, lentilles disposés sur le plan de travail ne sont là que pour faire joli, tout ce qui s'y trouve était emballé au moment de l'achat.

Prenez les goûters de l'ainée, des pains au lait industriels aux pépites de chocolat. Huit sachets en plastique fraîcheur (non recyclables) dans un grand sachet en plastique (non recyclable). Une abomination écologique, heureusement compensée par la haute qualité nutritionnelle de ce mets. Vérifions auprès de Yuka, l'appli qui note les produits en scannant le code-barres: 0/100. Merci papa, merci maman. «*Vous pouvez lui préparer des raisins secs et des noix de cajou dans une poche réutilisable en tissu*», suggère Julien Vidal. Silence. «*Ou bien peut-être un entre-deux? Un gâteau maison?*»

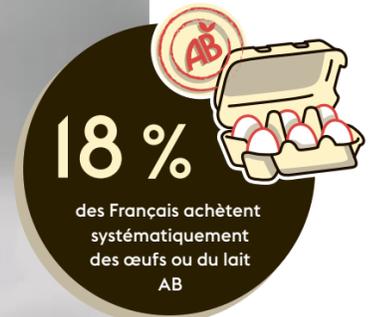
Va pour le gâteau, d'autant que nos dimanches sont désormais consacrés à préparer à manger en grande quantité pour la semaine: compotes pour les gourdes réutilisables des filles (29,90 euros les sept), plats pour ma boîte à bento au bureau (57,80 euros avec les accessoires; décidément, déconstruire, ça coûte cher).

Un bon réflexe, selon Julien Vidal. «*Quand on passe au bio, il faut cuisiner. On ne peut pas se contenter de transposer son alimentation, car les produits bio transformés sont très chers. En revanche, on peut trouver des produits bruts à prix presque équivalents. Mais attention à l'origine; je préfère choisir des aliments non bio en circuit court que manger du bio du Pérou vendu en grande surface.*» Julien Vidal fait ses courses muni de son kit de sacs à vrac (tiens, encore un achat). Non emballé, c'est pesé.

Nous finissons notre jus de chaussettes (qui vient d'Éthiopie, certes, mais qui finira prochainement avec son filtre dans le compost). Sous la vertueuse cafetière à filtre clignote piteusement une machine expresso à dosettes en fin de vie. Elle a bien raison de se faire discrète, car elle contribue aux 40 000 tonnes de déchets d'aluminium produites par les capsules dans le monde chaque année – l'équivalent de quatre tours Eiffel. Alors, poubelle? Non, mais on l'emporte dans un point de collecte Eco-systèmes, un organisme financé par l'écoparticipation qui dépollue et recycle les appareils électriques et électroniques. Il y en a 12 000 en France, dont un à 500 mètres de la maison.

Des appareils, nous en possédons en moyenne 18 par foyer, selon l'«*Enquête sur les pratiques environnementales des ménages*» en 2016. La consommation d'équipements électroniques a été multipliée par sept entre 2000 et 2016, celle d'électroménager par deux. A la maison, la centrifugeuse, qui a tousoté son dernier jus de fruits le mois dernier, a été supplantée dare-dare par sa descendante directe. Quelle aurait été l'alternative? «*L'emporter dans un repair café, où des spécialistes réparent les objets et vous apprennent à le faire bénévolement*», explique Julien Vidal. Il en existe plus de 200 en France.

Il est temps de faire un tour dans le réfrigérateur-congélateur – qui, pour une consommation minimale d'électricité, doit être dégivré tous les trois mois. Serpillière, bassine, flemme: autant dire que ce ne sera pas notre «*éco-geste*» numéro 1.



L'abondance de bocaux en phase de germination et l'empilement de nourritures sont plutôt un atout: un frigo plein consomme moins, car les aliments s'y tiennent frais. Le problème est ailleurs, il tient dans une petite barquette et se consomme saignant ou à point. Manger 1 kg de bœuf, c'est émettre autant de carbone qu'en prenant sa voiture et en roulant 130 km. Vite, planquer le barbecue électrique. «*Il existe un entre-deux, tempère Julien Vidal. En manger moins fréquemment et en plus petite quantité peut être une solution. Ou bien opter pour du poulet.*» Adieu plancha, bonjour tournebroche: 1 kg de poulet ne nous fait parcourir «*que*» 20 km en voiture.

## A table!!

### > S'équiper

Installer des robinets mousseurs permet de faire baisser jusqu'à 50% sa consommation d'eau. Il s'agit de petits filtres alvéolés qui réduisent le débit d'eau (sans qu'on s'en aperçoive).

### > Trier

L'appli gratuite Guide du tri propose des réponses géolocalisées à toutes les questions sur le tri. Exemple: peut-on mettre dans le bac jaune les cartons à pizza souillés à Paris? Oui, comme toutes les boîtes en carton.

### > Manger

Greenpeace.fr propose un calendrier téléchargeable avec mois par mois fruits et légumes de saison. Utile quand on sait qu'une tomate cultivée hors saison émet sept

fois plus de gaz à effet de serre qu'en saison. On y trouve également une liste de produits avec ou sans OGM.

### > Réutiliser

Le site Repaircafe.org permet de faire réparer (et d'apprendre à réparer) ses appareils en panne.

Squiz.co/fr propose des gourdes réutilisables pour les compotes et purées des enfants.

Bouchonsdamour.com est une association qui récupère les bouchons en plastique, les trie, les conditionne et les revend au profit des personnes en situation de handicap. Points de collecte dans de nombreux supermarchés partout en France (sur le site).

## Le salon

Julien Vidal déambule entre les canapés. Il penche la tête par-dessus les abat-jour et soulève les petites lampes – tout va bien, les ampoules sont toutes des LED. Soudain, il s'arrête net devant le téléviseur. On ne va pas devoir recycler la télé, quand même? Être écolo c'est déjà pas mal, on ne va pas en plus devenir intellos. Et puis *Koh Lanta*, c'est la nature, non? Ce qui le gêne, en fait, ce ne sont pas nos mœurs vespérales mais le petit point rouge à côté de l'écran. Celui-ci et les autres : box Internet, décodeur, PS4... Tout est en veille. Oui, mais la télé n'a pas de bouton « off ». « Il suffit d'acheter des multiprises avec interrupteur et de tout débrancher. C'est une habitude à prendre. Cela permet aussi d'éviter que les chargeurs de téléphones et d'ordi consomment de l'électricité à vide toute la journée. »

### Décrassage numérique

#### > Les photos

Pour conserver ses photos sans utiliser d'espace de stockage (et donc sans produire de CO<sub>2</sub>), les centres de données requérant d'énormes quantités d'énergie, mieux vaut avoir recours à un bon vieux disque dur.

#### > Les mails

S'astreindre à trier ses messages au fur et à mesure et à ne conserver que les plus importants sur son ordinateur en local évite de consommer du stockage, on peut aussi installer Cleanfox, une application qui nettoie les mails, et trier systématiquement les courriers reçus.

#### > Le matos

L'association Pour la vie récupère, recycle et revalorise les smartphones, mobiles et tablettes, et réalise des rêves d'enfants myopathes avec les sommes engrangées (Pourlavie.org)

Selon une étude AFP-Powermetrix publiée en 2013, la production de deux réacteurs nucléaires est consommée chaque année en France par les appareils en veille. Chaque ménage pourrait économiser 86 euros par an en les débranchant. Mais les mauvaises habitudes s'ancrent dans nos usages : en 2005, deux tiers des Français éteignaient vraiment leur téléviseur ; ils n'étaient plus que 44 % à le faire en 2016.

Julien Vidal ferme son sweat. Le thermostat indique 20 °C, le chauffage au gaz ne se mettra en route qu'à 19 °C. Par automatisme, nous sommes restés avec les opérateurs historiques d'électricité et de gaz. Il est temps que cela change, assure notre redresseur de conscience écologique. « J'ai mis très longtemps à trouver des offres véritablement propres. Pour le gaz, il existe une boîte, EkWateur, qui fournit du biométhane produit à partir de la décomposition de fumier, lisier, etc., dans des caves au Royaume-Uni. Ce n'est pas idéal, parce qu'il y a l'acheminement, mais c'est la seule option. » Quant à l'électricité, continue Julien Vidal, le français Enercoop a une offre 100 % renouvelable. Le prix est un peu plus élevé qu'à EDF, mais l'écart se réduit. A quoi bon, puisque l'électricité en France vient du nucléaire et donc n'émet pas de CO<sub>2</sub>? maugrée le soir même celui que j'embarque dans une mue écologique familiale un peu précipitée. Principe de précaution, rétorque



Julien Vidal. Après discussion, nous ne sommes pas convaincus. Comme nous le disons à notre fille quand elle se roule par terre pour un Mr. Freeze et des Paille d'or (Yuka, à l'aide!), il faut choisir ses combats.

Le salon héberge un autre invité, invisible mais encombrant : Internet. Le sixième pays consommateur d'électricité du monde. Netflix et YouTube engendrent à eux seuls 26 % des flux Internet mondiaux. Chaque e-mail représente 19 grammes d'équivalent CO<sub>2</sub>, selon l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (Ademe). Une information qui m'a elle-même coûté 7 grammes, le poids d'une requête dans Google. Que faire? Pour les mails, installer Cleanfox, une application qui nettoie les mails, et trier systématiquement les courriers reçus. C'est mal parti. Il est singulièrement moins ludique de vider des boîtes virtuelles que d'en remplir d'autres, bien réelles, de peaux de banane et de coquilles d'œuf. Quant au « moins, mais mieux » prôné par Julien Vidal à propos du visionnage de Netflix, ce serait avec plaisir, mais le sevrage, c'est à quelle adresse?



## La chambre parentale

Le dressing ouvert a une qualité : c'est joli. Et un défaut : il nous met sous les yeux la quantité de vêtements que l'on possède. Ou, si l'« on » veut être honnête, que « je » possède, mon compagnon de vie et de dressing n'ayant que deux jeans, six chemises et des t-shirts.

Enoncé du problème : si la confection d'un jean requiert 11 000 litres d'eau (Unesco-IHE), 25 litres de pétrole et 2 kg d'équivalent CO<sub>2</sub> (Ademe), de quel carnage écologique Clara se rend-elle coupable en cédant à ses pulsions d'achat régulièrement? Réponse : par la faute de leur compagne et mère, les occu-

pants du foyer pataugent dans 110 000 litres d'eau et 250 litres de pétrole en inspirant 20 kg de CO<sub>2</sub>. Solution : acheter moins, acheter d'occasion, partager ses habits avec ses frères, sœurs ou amis. « La fast fashion, c'est fini », assure Julien Vidal. Promis, « on » se le répètera comme un mantra chaque matin devant la glace, pain de savon et déodorant solide à la main. Efficacité non garantie.



## La chambre des enfants

À l'étage, voici la chambre des filles, un univers intrinsèquement éco-friendly : des centaines de jouets en plastique made in China, des dizaines de feuilles A4 ornées de deux traits chacune puis froissées et déchirées, des peluches remplies de filaments louches... Mais il y a pire : les enfants eux-mêmes. Tout parent sensé sera tenté de refermer le livre de Julien Vidal dès le début, au chapitre « Prendre tout de suite les bonnes habitudes », en apprenant au détour d'un graphique que le choix individuel le plus important pour lutter contre le dérèglement climatique

consiste à... avoir moins d'enfants. Léger moment de gêne. « Oui, bon, je ne défends pas cette idée », dit Julien Vidal. On dit sans cesse « quelle planète va-t-on laisser à nos enfants? », mais on devrait plutôt se demander quels enfants on va laisser à notre planète! Ce que nous sommes en train de faire, ce n'est pas sauver la planète. Elle existait avant nous et elle existera après. C'est plutôt nous que nous devons sauver, en veillant à transmettre les meilleures pratiques possibles. » Excellente nouvelle, car l'éco-geste « infanticide » n'était pas au programme.



## La salle de bains

Ça sent bon. Un doux mélange de parfum, de gels douche pour bébé, de lessive et de savon de Marseille. Seul ce dernier trouve grâce aux yeux de Julien Vidal. Tout le reste, selon lui, est une abomination. Il est lancé : « C'est génial de faire ses produits soi-même et ça ne coûte rien! Savon, vinaigre blanc, bicarbonate et huiles essentielles pour les produits d'entretien. Quant à la beauté, il existe des shampoings et déodorants solides – mais moi, je me passe de déo depuis

longtemps, et je me lave les cheveux toutes les deux semaines. » Vérification (discrète) faite, il est propre, et il ne sent rien. Un coup d'œil à l'armoire donne une idée de l'ampleur des dégâts : exit vernis à ongles, mousse à raser, maquillage, cotons, Javel, déboucheur de canalisations... La détermination familiale, je le sens, va flancher. Vite, dehors, avant que Julien Vidal n'aperçoive les trois mégapacks de couches taille 4.

### Astuces

> Placer une bouteille d'eau de 1,5 litre pleine dans le réservoir de ses toilettes permet d'économiser en moyenne 3 285 litres d'eau par personne et par an.

> Pour remplacer les Coton-Tige en plastique, qui seront interdits au 1<sup>er</sup> janvier 2020 dans le cadre de la loi biodiversité, on peut acheter des Oriculi, des cure-oreilles en bambou réutilisables à vie. 4,50 euros l'un sur Lamazuna.com.

## 28 jours plus tard...

Le reste  
du monde

Pour que subsiste un brin de bonne conscience, il faudrait que l'examen de notre mode de vie s'arrête là, au pas de notre porte. Qu'il ne prenne pas en compte, par exemple, notre passion commune pour les virées au McDo, les soirs de flemme qui se finissent en Uber, ou encore l'acte le plus polluant de tous : le voyage en avion.

Rapide décompte 2017, sous le regard désolé de Julien Vidal : plusieurs allers-retours... Oui, mais il paraît qu'il existe des associations qui proposent de compenser le CO<sub>2</sub> émis en plantant des arbres, ou en améliorant la gestion des déchets dans des villes africaines, donc tout va bien ? « Cela peut être une solution quand on ne peut pas faire autrement, mais si c'est pour se donner bonne conscience en émettant autant de carbone qu'on veut, non ! »

Bon, encore raté. « Vous savez quoi?, conclut Julien Vidal, il faut voir les choses du bon côté: si vous changez de fournisseur d'énergie, que vous arrêtez de prendre l'avion et que vous changez de banque, c'est open bar au McDo! »

## Ménages adroits

## » On pollue

Selon l'Ademe, les trois postes les plus polluants concernant la vie quotidienne des ménages sont le logement (27,8 %), les transports (23,2 %) et l'alimentation (21,6 %). Le site Goodplanet.org propose de calculer nos émissions (ponctuelles ou non) de CO<sub>2</sub> et de financer un projet qui les compense.

## » On pédale

Un aller-retour Paris-Marrakech représente 400 kg de CO<sub>2</sub>, un trajet Paris-Miami, 1,4 tonne. A titre de comparaison, prendre son vélo au lieu d'une voiture pour faire un trajet quotidien domicile-travail de 10 km permet d'économiser 600 kg de CO<sub>2</sub> en un an (Ademe).

## » On dépense

Plus le niveau de vie augmente, et plus l'empreinte carbone augmente. Selon le cabinet de conseil Carbone 4, cofondé par Jean-Marc Jancovici, les cadres sont, de loin, les plus gros émetteurs de gaz à effet de serre, avec une moyenne à 15,5 tonnes par an, soit 47 % de plus que la moyenne de 10,7 tonnes. En cause: leur consommation, leurs déplacements, leur alimentation, leur recours aux services et la construction de logements.



## Le compost

Le frigo est plein à ras bord. Pas seulement parce que cela consomme moins d'énergie, mais parce que sous les plaques de beurre et les purées potimarron-carottes se trouve désormais un sac rempli de terreau et de 500 grammes d'*Eisenia andrei* et d'*Eisenia fetida*. « C'est quoi ça, maman? », demande le petit estomac sur pattes qui croit déceler un genre de céréales au chocolat. « Des vers de terre. » Pas idéal pour emporter l'adhésion. Dans le jardin, le lombricomposteur a été monté pendant la sieste des filles, non sans quelques perfidies conjugales. « Ils font des composteurs en plastique? Génial! » En effet, l'objet est en plastique (100 % recyclé et recyclable) et n'est pas du plus bel effet. Un mixte entre le tabouret de start-up et la poubelle verte de hall d'immeuble.

Les vers sont déversés dans leur nouvelle maison avec une mission simple comme bonjour : manger. « Beeeeerk », dit l'une, tandis qu'il faut jouer des coudes pour éviter que l'autre avale une pleine poignée d'*Eisenia*. Quelques épluchures de pomme, des coquilles d'œuf, on commence en douceur. Le soir venu, nous partons en expédition en famille, à la lumière de l'iPhone, voir si les lombrics se sont fait une orgie romaine. Rien. Le lendemain : rien. Le surlendemain : rien, avec un peu d'odeur. On en est là. Coût de l'opération : 99 euros. Economie : 0, mais si tout va bien, à terme, moins de poubelles et de l'engrais gratis.

## Les mouchoirs

Autant dire que cet éco-geste-là était très attendu par l'homme de la maison, selon lequel ma vilaine habitude de laisser traîner des mouchoirs en papier usagés dans les coins les plus inattendus de l'appartement fait à elle seule grimper sa charge mentale de 20 points. Ils sont arrivés par la poste (acheminement depuis Hyères, on espère qu'ils ont pris le TGV), un ravissant lot de dix mouchoirs en coton bio confectionnés

à la main. L'aînée a choisi le sien, avec imprimé renards, et refuse d'en utiliser d'autres depuis (cela fait une semaine, avec un gros rhume). La cadette poursuit sa sœur aînée en tentant par tous les moyens de lui arracher ledit mouchoir pour le manger.

Breaking news : devenir zéro déchet ne fera pas de vous quelqu'un d'autre. Des mouchoirs en tissu ornent désormais de leur Liberty souillé le canapé, le lit, la table de la cuisine. Ramasser les mouchoirs sales ET les mettre à la machine : charge mentale + 40, grogne l'homme de la maison, qui se mouche ostensiblement dans des Kleenex. Coût : 42 euros les dix. Economie : « Va en falloir des rhumes pour que ton truc soit rentable face aux lots de 216 mouchoirs à 1,79 euro. »

## Le gaz

Malgré une réticence initiale liée à un jeu de mots agaçant (EkWateur) et à un argumentaire effrayant sur leur site (« notre communauté est vraiment très sympa »), nous décidons de quitter le fournisseur historique de gaz pour cette offre de biométhane renouvelable. Interrogé sur RMC, le cofondateur d'EkWateur, Julien Tcherna, parlait de « courbe de deuil » à propos de l'attachement à l'opérateur historique. Pour l'heure, d'ailleurs, on ne peut pas parler d'un raz de marée – le gaz renouvelable représentait 0,2 % de la consommation française en 2017. Sur son site, la société propose un devis personnalisé en entrant deux données (faciles à trouver sur les factures).

Résultat pour nous : « Un coût supplémentaire de 0,50 euros par mois par rapport aux tarifs réglementés. Aïe, plus cher », annonce EkWateur. Nous paierons la différence, avec un regret : le gaz issu du purin de vaches écossaises ne traversera pas la Manche pour arriver directement dans notre chaudière. Ce sera toujours notre bon vieux gaz, la différence est qu'EkWateur achètera du biométhane à hauteur de notre consommation. Bilan dans quelques mois.

## La lessive

C'est l'éco-geste numéro 1 pour tous les néophytes de la bonne conscience verte. Facile, gratifiant et économique. Il suffit de bicarbonate de soude, d'huiles essentielles, d'eau et d'un vrai savon de Marseille – attention, l'appellation n'étant pas protégée, de nombreux fabricants utilisent ce nom sans respecter les ingrédients et méthodes des savonniers, et mettent dans leurs produits tout et n'importe quoi. Il faut donc veiller à choisir une marque reconnue par l'Union des professionnels du savon de Marseille

(ce n'est pas compliqué, il n'en existe que quatre). On fait chauffer l'eau, on râpe le savon dedans, on rajoute le bicarbonate et les huiles essentielles, c'est fini.

Hormis un petit incident « mère indigne » à la pharmacie (« Malheureuse, vous n'allez pas mettre un nourrisson en contact avec de l'huile essentielle de lavande, c'est terriblement dangereux! »), rien à signaler. Le linge est propre et sent bon. Coût : environ 2 euros le bidon de 2 litres. Economie : 5 euros par bidon.

## Les couches

Sans transition, la suite.

Deux gestes faciles  
et qui changent tout

## » Vive les lombrics

Sans espace en pleine terre où installer un compost, l'alternative, c'est le lombricompost, une boîte à vers de terre qui accueille les épluchures (sauf oignon, ail et agrumes), restes de repas (sauf viande et fromage), filtres à café, sacs d'aspirateurs ou cartons. Il peut être installé en extérieur sous des climats tempérés (idéal entre 10 °C et 25 °C) ou en intérieur.

Partout en France, associations et municipalités proposent lombricomposts, vers et formations gratuites. On peut trouver le Lombricomposteur CityWorms, fabriqué en France, pour 2 à 6 personnes, sur le site Verslaterre.com ou se tourner vers Plus2vers.com, site d'entraide et comparatif des lombricomposteurs.

Sachant que les déchets de cuisine représentent 32 % des ordures ménagères en France, selon l'Ademe, (soit près de 100 kg par an et par habitant), la planète vous le rendra.

## » C'est moi qui l'ai fait!

Pour fabriquer sa lessive maison direction Bananapancakes.fr., sous l'onglet « Ménage green ».

Pour ne pas se tromper, on trouve le vrai savon de Marseille sur le site de l'Union des professionnels du savon de Marseille (Savon-de-marseille-traditionnel.fr.) ou sur celui de Marius Fabre (4,50 euros le pain de 400 grammes de savon pour le linge).





BUREAU-TICS

## Potager «corporate»

Nicolas Santolaria

Si un collègue vient vous parler avec insistance de son «aubergine», n'y voyez pas forcément une allusion cryptée – et totalement déplacée – à son intimité. En plein climat post-#metoo, ce collègue est plus sûrement en train d'évoquer avec vous son implication enthousiaste dans le nouveau projet de potager d'entreprise. Cette mode verte, que l'on nomme également «*corporate garden*» quand on s'exprime comme un Américain de Levallois-Perret, s'inscrit presque inconsciemment dans un courant que l'on pourrait qualifier de collapsologie d'open space.

Pour que le salarié continue à effectuer efficacement son labeur, il faut avant tout le rassurer, gommer cette angoisse climatique qui s'est insinuée en lui comme un venin paralysant à force d'images de tempêtes tropicales et d'infos alarmantes sur le front de la hausse des températures. Pour ce faire, rien de tel que le pouvoir anxiolytique des symboles. Si le système financier s'écroule du jour au lendemain comme un château de cartes parce que l'écosystème est devenu inhabitable, si les repas Sodexo ne sont plus livrés à la cantine et que la Semaine de la gastronomie mexicaine est annulée, alors il restera au moins, en plus des barres chocolatées du distributeur automatique, ce carré de tomates grappes sous néon à grignoter.

Tel est le message subliminal distillé par le potager d'entreprise. Certes, ces mini-arpents de terre ne suffiront pas à générer une autonomie alimentaire

durable, mais, se dit le cadre inquiet en son for intérieur, ils permettront peut-être de faire le joint jusqu'à la livraison des premiers sacs de riz par l'armée. En attendant de jouer pleinement leur rôle d'arche alimentaire, les potagers d'entreprises servent à faire progresser la cause du management. Depuis que le bien-être du salarié est devenu une nouvelle obsession, les directions des ressources humaines se creusent la tête pour faire du bureau un terreau enthousiasmant, où pousserait la créativité, la bonne humeur et l'envie de se lever le matin.

En la matière, on pourra différencier les initiatives prétextes de celles qui s'inscrivent dans le cadre d'«une quête de sens», laquelle est par ailleurs intimement liée à la quête de productivité. Menée entre autres par l'université de l'Oregon, une étude datant de 2011 a montré que le fait de promouvoir un environnement de travail connecté à la nature améliorerait les performances et réduirait de 10 % l'absentéisme. Même lorsqu'elle se retrouve hors sol, surplombant un carré de moquette, la terre ne ment pas et infuse dans les costumes-cravates cette louable mentalité de paysan opiniâtre.

C'est pour diffuser cet état d'esprit que des start-up comme Ciel, mon radis! se sont lancées sur le créneau du potager d'entreprise, proposant à des collègues qui ne se connaissent pas de cultiver ensemble légumes et plantes aromatiques. Ces ateliers de jardinage permettraient de bouturer efficacement les différents services et de faire germer en interne un véritable esprit d'équipe. D'où le nom de cette technique de cohésion néoagricole: le «*thym-building*».

31%

des Français pensent qu'il n'est pas très utile de faire des efforts individuellement si les autres n'en font pas eux-mêmes



COLLAPSOLOGIE



# «A force de voir des catastrophes, l'esprit s'habitue»

## Fascination pour l'apocalypse, barrières psychologiques... Le chercheur Per Espen Stoknes analyse les ressorts mentaux qui empêchent de lutter contre le réchauffement climatique

Propos recueillis par Nicolas Santolaria

**P**er Espen Stoknes est psychiatre-clinicien, membre du Parti vert norvégien et auteur de l'ouvrage *What We Think About When We Try Not To Think About Global Warming* (Chelsea Green Publishing, 2015, non traduit). Il a étudié les phénomènes qui nous empêchent de passer de la prise de conscience à l'action collective sur les questions environnementales.

**Pour vous, le principal problème dans la lutte contre le réchauffement climatique est un problème psychologique. Comment en êtes-vous arrivé à cette conclusion ?**

La plupart des scientifiques qui communiquent sur le climat pensent qu'il suffit de transmettre des connaissances à un public ignorant, pour changer son état d'esprit et faire évoluer les comportements. Cette approche ne produit ni compréhension ni engagement. Ça ne marche pas. Si peu de gens soutiennent les projets de taxation du CO<sub>2</sub>, c'est parce qu'ils ne considèrent pas le changement climatique comme une menace personnelle. Globalement, depuis les années 1990, les préoccupations liées au réchauffement ont baissé dans la plupart des pays européens. L'immigration, le crime, l'emploi, la santé, l'éducation passent avant. Ce paradoxe psychologique pourrait être résumé ainsi : plus les preuves scientifiques du dérèglement s'accumulent, moins les gens semblent préoccupés par les questions climatiques.

**Pourquoi ?**

Il existe cinq barrières mentales qui nous empêchent de voir la réalité en face. Tout d'abord ce que j'appelle la « distance », qui nous fait envisager le réchauffement comme quelque chose de lointain, concernant avant tout les ours polaires. Vient ensuite le « catastrophisme » : la façon anxiogène dont le problème est présenté conduit notre cerveau à éviter totalement le sujet. Le troisième point, c'est la « dissonance cognitive ». Quand on sait que l'utilisation d'énergie fossile contribue au réchauffement, alors le fait de conduire, de manger du steak, de prendre l'avion crée en nous un malaise intérieur, que l'on tente de dissiper en se disant que notre voisin a une voiture plus polluante que la nôtre. Vient ensuite le « déni » : on fait comme si on ne savait pas, alors qu'on sait. Enfin, les mesures de lutte contre le réchauffement entrent parfois en conflit avec notre « identité ». La nécessité d'une régulation étatique peut, par exemple, venir heurter mes convictions conservatrices et anti-interventionnistes, qui prennent alors le pas sur la réalité.

**Dans une Ted Conference que vous avez faite à New York en 2016, vous parlez de « collapse porn ». Sommes-nous excités par l'idée de l'effondrement ?**

Une étude de l'Oxford Institute of Journalism a montré que plus de 80 % des articles ou des informations sur le changement climatique adoptent l'angle de la catastrophe. Le *collapse porn*, c'est cette fascination de l'apocalypse qui s'exerce au travers des vidéos, des films, des

médias. Tout cela repose sur une imagerie standardisée, avec des colonnes de fumées noires, des rues remplies de voitures, et de la banquise qui fond.

**C'est vrai que, lorsqu'on parle de réchauffement, on nous montre toujours le même ours famélique dérivant sur un morceau de glace microscopique...**

Oui, exactement. D'une certaine manière, nous nous délectons de la ruine de la société et de la destruction de tout ce que nous aimons.

**Cette imagerie catastrophiste aboutirait à ce que vous appelez**

**la « fatigue de l'apocalypse ». C'est quoi ?**

A force de voir des catastrophes, notre esprit s'habitue, la peur et la culpabilité diminuent, et à la fin vous ne prêtez même plus attention lorsqu'on vous parle de la fin du monde. Vous entrez alors dans une logique d'évitement. L'autre effet collatéral est que vous vous mettez à projeter des stéréotypes sur ceux qui sonnent l'alarme, à les considérer comme des marchands de malheur, des hystériques.

**Que penser des collapsologues, qui, eux, pour le coup, se préparent très activement à l'effondrement de la civilisation ?**

Je pense que ce sont des fondamentalistes. Je ne dirais pas qu'ils ont tort, mais que leur esprit est possédé par une seule histoire, laquelle devient l'unique vérité. En réalité, on ne sait pas du tout comment cela va finir. Il faut envisager des scénarios positifs pour le futur, c'est le meilleur antidote à cette obsession du collapsus.

**Ce récit apocalyptique est-il totalement néfaste ?**

Comme image, comme émotion, comme histoire, l'apocalypse crée en nous l'opportunité d'une réorientation existentielle et questionne en profondeur notre culture. Peut-être que certains de nos modes de vie et de nos façons de penser doivent prendre fin, mourir, pour que d'autres puissent voir le jour.

**Comment encourager ce changement ?**

Actuellement, nous sommes pris dans un « piège de gouvernementalité ». Les politiques savent très bien qu'il faut taxer les émissions de CO<sub>2</sub> pour enrayer le réchauffement, mais ne le font pas, car ils craignent de ne pas être réélus ; et le public se dit : si le problème climatique était vraiment important, les responsables politiques feraient certainement quelque chose. Il faut partir de la base, utiliser les réseaux sociaux pour diffuser des normes sociales positives, exercer une influence douce, une forme de « *nudging* » climatique. Si des personnes que j'admire changent leur attitude, prennent les transports en commun, mangent végétarien, investissent dans les panneaux solaires, alors cela deviendra une nouvelle manière d'être. Lorsque les comportements auront changé, les dirigeants suivront.



AMNÉSIE

# J'y pense et puis j'oublie, petite histoire de l'apathie

Depuis près de soixante ans, un scandale environnemental chasse l'autre. A chaque fois, on se dit « plus jamais ça »

Stéphane Foucart

**V**ous avez le sentiment que l'environnement est désormais, enfin et pour de bon, au centre de l'attention médiatique et politique? Vous pensez que les choses vont peut-être changer? Que l'opinion n'a jamais été aussi sensibilisée aux problèmes liés à la santé, à l'environnement, aux pollutions, etc.? Que ces questions sont maintenant ancrées au débat, et qu'elles n'en partiront plus? Il n'est pas tout à fait impossible que vous ayez tort. Et que dans deux, cinq ou dix ans, nous soyons passés à autre chose... avant que les mêmes problèmes ne se reposent à nous.

Lassitude des médias et de leurs publics, conjuration plus ou moins involontaire des questions incommodes, désintérêt des pouvoirs publics pour les problèmes qui ne peuvent être résolus que par des contraintes économiques... Les raisons de cette alternance entre amnésie et redécouverte collectives sont difficilement solubles. Mais la réalité de ces cycles ne fait aucun doute. L'historien des sciences américain Robert Proctor (université Stanford) le dit dans *Golden Holocaust* (Des Equateurs, 2014), son grand livre sur le tabac: « Certains composants de la cigarette sont étonnamment méconnus, ou plutôt ils sont connus, médiatisés un temps, puis oubliés au gré du cycle de l'attention et de l'oubli des médias », écrit-il à propos du polonium 210, un radionucléide fixé par la feuille de tabac et donc présent dans les cigarettes que nous fumons. Qui sait, aujourd'hui, que nos clopes contiennent ce métal lourd? Et que la consommation d'un paquet et demi par jour équivaut à s'exposer annuellement à une dose de rayonnement équivalente à 300 radiographies du thorax?

Pourtant, rappelle Robert Proctor, dans les années 1970, puis 1980, cette histoire de polonium s'est largement diffusée dans les médias de masse et la littérature scientifique. « Il semble qu'à chaque décennie, on redécouvre le polonium, qu'on médiatise de nouveau l'affaire avant de l'oublier une fois encore », écrit-il. Pourquoi cette alternance cyclique de redécouvertes et d'oublis? L'historien formule l'hypothèse suivante: certains sujets tombent dans ce qu'il nomme des « béances idéologiques » ou des « puits de désintérêt ». Lorsque des ques-

tions ne s'insèrent pas dans les grandes idéologies, elles ne trouvent jamais la résonance politique qui permettrait de les maintenir vivaces à l'esprit de tous. « Elles font régulièrement l'objet de révélations mais retombent rapidement dans le silence du sommeil », dit Proctor. Le savoir s'évapore; l'ignorance reprend le dessus.

Ce schéma de cycles de l'attention et de l'oubli s'applique remarquablement bien aux sujets d'environnement et de santé. Vous pensez que le pataquès du glyphosate révèle une prise de conscience de la nocivité des pesticides? Lisez la couverture du *New York Times* sur la controverse de l'époque autour du célèbre insecticide DDT, dans les années 1960: elle ressemble à s'y méprendre à ce que les journaux écrivent aujourd'hui sur le glyphosate. L'opinion est-elle aujourd'hui bien plus mobilisée qu'alors? Détrompez-vous: à cette époque, l'opus magnum de la biologiste américaine Rachel Carson, *Printemps silencieux* (1962, réédité chez Wildproject Editions en 2014), dont le sujet était précisément les dégâts des pesticides agricoles sur l'environnement, se vendit à plusieurs millions d'exemplaires aux États-Unis et fut traduit en plus de quinze langues. C'était en 1963. Il y a cinquante-cinq ans. Depuis, le DDT a été interdit dans ses usages agricoles mais il a été remplacé, dans une apathie générale, par une myriade de substances bien plus puissantes.

*Printemps silencieux*. Le titre du livre disait la crainte de voir disparaître les oiseaux des champs aspergés de produits phytosanitaires. Souvenez-vous de la « une » du *Monde* du 21 mars: « Les oiseaux disparaissent des campagnes françaises à une vitesse vertigineuse ». En France, selon le Muséum national d'histoire naturelle et le CNRS, environ 30% des oiseaux des champs ont disparu au cours des quinze dernières années. Avec, au nombre des causes mises en avant par les chercheurs, l'utilisation des agrototoxiques... Nous nous inquiétons, nous oublions puis redécouvrons les problèmes; nous n'échappons pas à leurs effets.

Souvenez-vous du film-enquête de « Cash investigation », diffusé le 13 septembre 2016 sur France 2, sur l'ajout dans les charcuteries



de sels nitrés (à base de nitrates ou de nitrites), ces conservateurs-colorants d'usage superflu et néanmoins cancérigènes: l'indignation fut générale. Comme la stupéfaction devant cette archive télévisuelle des années 1970, un entretien avec le cancérologue Léon Schwartzberg, diffusé dans le documentaire, dans lequel on apprend que la cancérigénicité de ces substances dans la viande transformée est connue de longue date...

Le médecin parle de ces substances avec la tranquillité et l'aplomb de celui qui parle d'un fait bien connu de tous, et non controversé... Las! Nous l'avions tous oublié. Dans son livre *Cochonneries* (La Découverte, 2017), Guillaume Coudray remonte le fil de la connaissance de la nocivité de ces produits et montre que, dès 1908, dans la revue médicale britannique *The Lancet*, chercheurs et médecins s'inquiétaient de l'ajout de ces produits dans la charcuterie industrielle... Le livre raconte aussi comment, dans les années 1970, la presse américaine fourmille d'articles s'indignant de ces additifs cancérigènes. Et puis plus rien, ou pas grand-chose... jusqu'à la classification de nos chers saucissons, chorizos et autres saucisses de Francfort comme « *cancérigènes certains* » par le Centre international de recherche sur le cancer, en 2015, qui a remis cette controverse sur le devant de la scène.

Tout cela n'est peut-être que des détails... Les grandes questions d'environnement, elles, ne s'imposeraient-elles pas à nous? Le changement climatique, par exemple... Encore raté! En 1979, le premier grand rapport scientifique sur le sujet était rendu par l'Académie des sciences américaine et disait simplement que le réchauffement se produirait si nous poursuivions nos émissions de gaz à effet de serre. Il n'y avait aucun doute. Le 12 juillet 1979, dans son éditorial, le *New York Times* écrivait que les conséquences des émissions de gaz à effet de serre pourraient être « *désastreuses* ». Suivait une énumération d'effets catastrophiques en tous points semblables à ceux que vous pouvez lire aujourd'hui dans la presse. « *Il n'est pas difficile*, écrivait l'éditorialiste du *Times*, *de voir comment l'intensification de l'effet de serre pourrait produire un désastre bien pire que tout accident nucléaire imaginable.* » Il était bien plus difficile de ne pas l'oublier.



UNE VILLE LABORATOIRE

## A Malaunay, le tournesol géant et le Petit Poucet

Catherine Rollot

A quoi ressemble une ville en transition « modèle »? De prime abord, à une commune ordinaire. A 15 km de Rouen, Malaunay s'étend le long de la route de Dieppe. Si le cadre est verdoyant – la petite ville de 6 000 habitants est arrosée par le Cailly, un affluent de la Seine –, ni les commerces ni les habitants ne mettent en avant leur démarche environnementaliste. Les Délices de la mer, la grande poissonnerie de la commune, ou La boucherie du Parc font encore le bonheur des omnivores. Les jardins ne sont pas partagés et l'AMAP (association pour le maintien d'une agriculture paysanne) locale n'est ouverte que depuis quelques mois.

Pourtant, depuis plus de dix ans, Malaunay a amorcé une transition écologique qui lui a valu de nombreuses distinctions, avec pour objectif d'atteindre d'ici à 2050 un taux de 100% d'énergies renouvelables. Devant la mairie, place de la Laïcité, une « *smartflower* », sorte de tournesol géant recouvert de panneaux solaires, permet d'alimenter en énergie le serveur informatique de l'hôtel de ville et rappelle qu'il s'agit d'un territoire engagé dans le post-carbone. Qui, en s'attaquant à la rénovation du patrimoine municipal, a abattu sa première carte verte, avant bien des communes plus privilégiées.

« *L'idée de départ était de voir comment les économies d'énergie pouvaient nous faire faire des économies tout court* », se souvient Guillaume Coutey, 41 ans, maire (PS) depuis 2012, et élu local depuis 2001. Au début des années 2000, l'ancienne cité industrielle, fief de nombreuses filatures de coton jusqu'aux années 1970, croule sous les dettes. La facture énergétique de la ville et de ses services (chauffage des bâtiments publics, éclairage, carburant) pèse lourd: 280 000 euros pour un budget total de fonctionnement de 6 millions.

Pour redresser les finances tout en diminuant l'empreinte carbone, le nouveau maire lance un vaste programme de travaux. Les bâtiments municipaux sont isolés, modernisés et équipés de panneaux photovoltaïques. Les toits des écoles et même ceux de l'église n'y échappent pas. En tout, plus de 1500 m<sup>2</sup> de capteurs solaires, dispersés un peu partout. Deux chaufferies biomasse viennent compléter cette conversion vers les énergies renouvelables. Résultat: en moins d'une décennie, les émissions de gaz à effet de serre de la commune ont été divisées par deux, et sa consommation d'énergie a baissé de 35%, selon le maire.

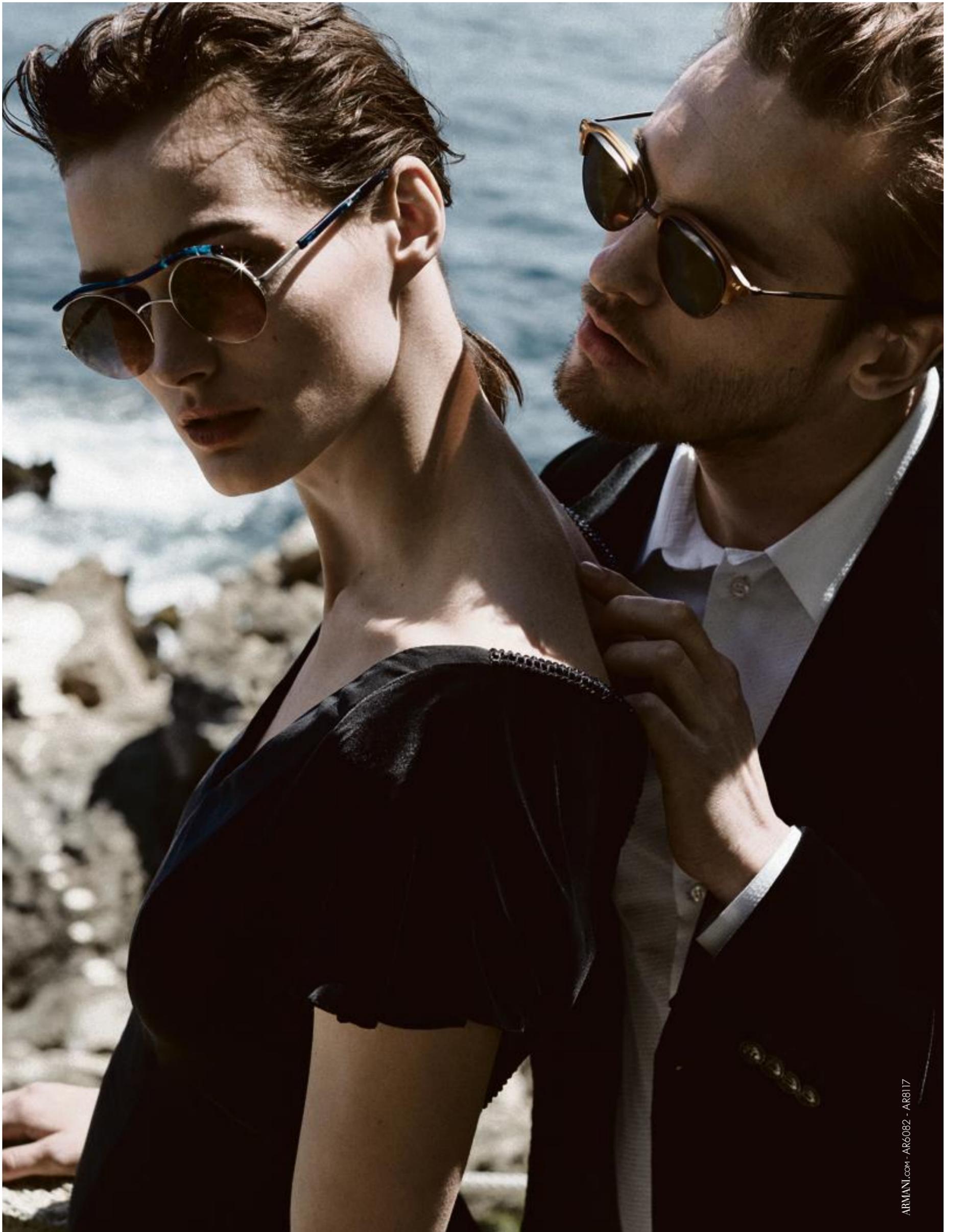
Au-delà de l'énergie, d'autres politiques durables ont été promues: plantations de 500 arbres notamment fruitiers qui permettent aux habitants de cueillir en accès libre pommes et poires, conversion en cours des cantines vers le bio ou le local, plan de circulation vert, flotte de véhicules municipaux propres, électriques ou au gaz naturel de ville, valorisation des déchets, arrosage des espaces publics avec des eaux pluviales ou de celle de la piscine après un procédé de déchloration naturelle...

Si la ville a été moteur, la transition écologique doit maintenant rentrer dans les foyers, et trouver des applications concrètes dans le quotidien des habitants, ouvriers ou employés pour la plupart. Une population plutôt modeste, pour qui le choix entre économie et écologie n'est pas toujours possible. D'où l'idée de la municipalité de lancer un jeu pour « *inventer le futur* ».

Pendant trois mois, de décembre 2018 à février 2019, sept familles volontaires et sélectionnées à l'issue d'« *un grand casting* » devront relever six défis sur des thèmes comme l'énergie, les déchets, le recyclage ou encore la consommation responsable. Ils proposeront en outre un projet

de réduction de leur empreinte écologique à l'échelle de leur quartier ou de la ville. Nicolas Violette a été le premier à déposer sa candidature début septembre. Il espère faire partie de l'aventure. « *On s'est dit: c'est pour nous* », explique ce père de deux enfants, « *révolté mais pas engagé plus que ça* » sur les questions d'écologie. Malgré son tri sélectif, sa voiture électrique, son potager et son poêle à bois, le trentenaire pense avoir encore des marges de progrès importantes à réaliser et espère surtout trouver des réponses grâce à l'accompagnement mis en place tout au long du défi. « *Quand j'ai voulu installer du solaire sur mon toit, EDF a tout fait pour me dissuader, en me disant que ma maison risquait de brûler. Du coup, je n'ai rien fait, mais j'espère avoir le fin mot de l'histoire.* »

Patricia Colombel, secrétaire médicale au CHU de Rouen, malaunaysienne depuis trente-sept ans, envisage, elle, de mobiliser ses voisins pour limiter le gaspillage d'eau. Fièvre d'être dans une ville considérée comme « *le Petit Poucet de la transition* », elle veut « *apporter sa pierre* ». Et persuader des familles qui sont uniquement des « *consommateurs* » de services de devenir « *acteurs* », pour la cause verte et à leur échelle



ARMANI.com - AR6082 - AR817

GIORGIO ARMANI